

PROLOGUE

Il l'avait convoquée. Elle savait qu'il le découvrirait : il avait des yeux et des oreilles partout, mais cela ne l'avait jamais empêchée de lui désobéir. Tout cela faisait partie du plan pour obtenir ce qu'elle voulait.

Dévalant le couloir sombre du club londonien clandestin pour se diriger vers son bureau, elle prit à peine conscience de sa stupidité. Sa détermination et une trop grande quantité d'alcool l'en empêchaient. Une famille aimante l'attendait à la maison, des gens qui la chérissaient et l'aimaient, lui montraient qu'ils appréciaient sa présence et qu'elle comptait pour eux.

En son for intérieur, elle savait qu'il n'y avait aucune bonne raison d'exposer son corps et son esprit à ce milieu sordide et minable. Pourtant, elle l'avait fait une nouvelle fois ce soir. Et elle le referait le lendemain.

Elle eut un haut-le-cœur en approchant de la porte de son bureau, son cerveau baigné d'alcool fonctionnant tout juste assez pour lui faire lever la main pour attraper la poignée. Avec un petit hoquet et en chancelant sur ses ridicules talons aiguilles, elle tomba dans le bureau de William.

C'était un homme charmant, qui approchait la quarantaine, avec d'épais cheveux qui commençaient à grisonner aux tempes ; cette couleur poivre et sel distinguée allait très bien avec son costume élégant. Sa mâchoire carrée lui donnait un air sévère, mais son sourire était amical, quand il décidait de l'afficher, ce qui n'arrivait pas très souvent. Ses clients hommes ne voyaient jamais ce sourire. William préférait conserver cette facette dure qui les faisait tous frémir en sa présence. Mais

pour les filles, ses yeux pétillaient et son visage était toujours doux et rassurant. Elle ne le comprenait pas et n'essayait même pas. Elle savait simplement qu'elle avait besoin de lui. Et que William avait développé une certaine affection pour elle, lui aussi. Elle utilisait cette faiblesse contre lui. Le cœur dur de l'homme d'affaires se faisait tendre pour toutes ses filles, mais pour elle, il se transformait carrément en guimauve.

William la regarda entrer par la porte en titubant et leva la main pour interrompre la discussion sérieuse qu'il entretenait avec le type grand à l'air méchant qui se tenait de l'autre côté de son bureau. Une de ses règles était de toujours frapper à la porte et attendre qu'on propose d'entrer, mais elle ne s'y pliait jamais et William ne la réprimandait pas.

— Nous continuerons cette conversation plus tard, dit-il en congédiant son associé qui partit sans délai ni protestation avant de fermer la porte doucement derrière lui.

William se leva, défroissant sa veste alors qu'il s'écartait de son immense bureau. Même à travers son brouillard alcoolisé, elle pouvait très clairement lire l'inquiétude sur son visage. Elle perçut aussi une pointe d'irritation.

Il s'approcha d'elle prudemment, avec circonspection, comme s'il craignait qu'elle se sauve, puis il lui saisit délicatement le bras. Il l'installa sur l'un des fauteuils en cuir matedressés face à son bureau, puis se servit un Scotch et lui tendit un verre d'eau glacée avant de s'asseoir.

Elle ne semblait pas effrayée en présence de cet homme puissant, même dans un état aussi vulnérable. Bizarrement, elle se sentait toujours en sécurité. Il aurait fait n'importe quoi pour ses filles, y compris castrer n'importe quel type qui dépasserait les bornes. Il avait des règles bien précises, et aucun homme sensé n'osait les enfreindre. Cela aurait pu leur coûter la vie. Elle avait vu le résultat et ce n'était pas joli à voir.

— Je ne t'en dirai pas plus, dit William en essayant de paraître en colère, mais le ton de sa voix était empreint de compassion.

— Si tu ne me les présentes pas, je les trouverai toute seule, bredouilla-t-elle, son ébriété lui insufflant du courage.

Elle jeta son sac sur son bureau devant lui, mais William ignora son manque de respect et le repoussa vers elle.

— Tu as besoin d'argent ? Je vais t'en donner. Je ne veux plus te voir dans ce milieu.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision, riposta-t-elle avec courage, sachant très bien ce qu'elle était en train de faire.

Ses lèvres pincées et ses yeux gris sombre lui indiquèrent qu'elle était en train de gagner. Elle lui força la main.

— Tu as dix-sept ans. Tu as toute la vie devant toi.

Il se leva et contourna son bureau pour s'asseoir sur le bord devant elle.

— Tu m'as menti à propos de ton âge, tu as enfreint un nombre incalculable de règles, et maintenant, tu refuses de me laisser rétablir ta vie.

Il attrapa son menton et leva son visage plein de défi vers lui.

— Tu m'as manqué de respect et, pire encore, tu t'es manqué de respect, à toi.

Elle n'avait rien à dire à ça. Elle l'avait trompé, roulé, juste pour se rapprocher de lui.

— Je suis désolée, marmonna-t-elle doucement, se dégageant pour prendre une grande gorgée d'eau.

Elle ne savait pas quoi dire d'autre et même si elle trouvait les mots, ce ne serait jamais assez bien. Elle savait que la compassion que William éprouvait pour elle pouvait ternir le respect qu'il avait gagné dans ce milieu clandestin, et son refus de le laisser arranger sa situation (une situation pour laquelle il se sentait responsable) mettait encore plus sa réputation en danger. Il s'agenouilla devant elle, ses grandes paumes appuyées sur ses jambes nues.

— Lequel de mes clients a transgressé les règles cette fois-ci ?

Elle haussa les épaules, ne voulant pas partager le nom de l'homme qu'elle avait attiré dans son lit. Elle savait que William les avait tous prévenus de se tenir à l'écart d'elle. Elle l'avait dupé tout comme elle avait dupé William.

— Ça n'a pas d'importance.

Elle voulait que William soit en colère contre elle pour son manque de respect perpétuel, mais il resta calme.

— Tu n’obtiendras pas ce que tu cherches.

William avait l’impression d’être un connard en prononçant des paroles aussi dures. Il savait ce qu’elle voulait.

— Je ne peux pas m’occuper de toi, ajouta-t-il calmement, tirant le bord de sa robe courte vers le bas.

— Je sais, murmura-t-elle.

William prit une respiration longue et lasse. Il savait qu’elle n’appartenait pas à ce monde. Mais il ne savait plus si *lui* en faisait encore partie. Avant, il n’avait jamais laissé la compassion interférer avec les affaires, ne s’était jamais mis dans des situations qui pouvaient ruiner son standing respecté, et pourtant cette jeune femme avait piétiné tous ses principes. C’était à cause de ses yeux saphir. Il ne laissait jamais les sentiments entraver ses affaires non plus (il ne pouvait pas se le permettre), mais cette fois-ci, il avait échoué.

Il leva sa grande main pour caresser sa douce joue de porcelaine et le désespoir qu’il vit dans ses yeux lui transperça le cœur.

— Aide-moi à faire ce qui est bien. Tu n’appartiens pas à mon monde, dit-il.

Elle acquiesça, et William soupira de soulagement. Cette fille était trop belle et insouciante ; une combinaison bien dangereuse. Elle finirait par avoir des problèmes. Il s’en voulait énormément d’avoir laissé ça arriver, même si elle l’avait dupé.

Il prenait soin de ses filles, les respectait, s’assurait que ses clients les respectaient, et il gardait toujours son œil perçant ouvert au cas où quelque chose les mettrait en danger, mentalement et physiquement. Il savait ce qu’elles allaient faire avant qu’elles le fassent. Pourtant, elle, il l’avait laissée glisser. Elle l’avait trompé. Mais il ne pouvait pas lui en vouloir. Il se sentait responsable. Il était trop distrait par la beauté de cette jeune femme, une beauté qui serait à jamais gravée dans sa mémoire. Il la renverrait encore une fois, et cette fois, il s’assurerait qu’elle resterait à l’écart. Il tenait bien trop à elle pour la garder. Et cela marquait douloureusement son âme sombre.

I

Il faut dire quelque chose à propos de la préparation de la tasse de café parfaite. Et on pourrait en dire encore plus à propos de la préparation de la tasse de café parfaite avec l'une de ces machines qui ressemble à un vaisseau spatial et qui se trouve devant moi. J'ai passé des jours à observer ma collègue serveuse, Sylvie, accomplir cette tâche aisément, tout en papotant, sortant un autre mug et tapant une commande sur la caisse. Mais tout ce que je suis capable de faire, c'est un cafouillage royal, à la fois dans le café et dans la zone autour de la machine.

Je force sur le bidule du filtre coincé en jurant à voix basse, et il m'échappe, répandant des grains de café partout.

— Non, non, non.

J'attrape mon torchon dans la poche de devant de mon tablier en grommelant.

Il est trempé et marron, vestiges des millions d'autres fois où j'ai essuyé mes dégâts aujourd'hui.

— Tu veux que je prenne la relève ?

Quand la voix amusée de Sylvie surgit derrière moi, mes épaules s'affaissent. C'est inutile. Peu importe le nombre de fois où j'essaie, ça finit toujours mal. Ce vaisseau spatial et moi, nous ne sommes pas copains.

Je soupire exagérément et me retourne pour tendre à Sylvie le gros machin métallique.

— Je suis désolée. Cette machine me déteste.

Ses lèvres bien roses se fendent en un sourire plein de tendresse, et ses cheveux noirs et brillants coupés au

carré bruissent alors qu'elle secoue la tête. Sa patience est remarquable.

— Ça viendra. Pourquoi tu n'irais pas débarrasser la table sept ?

Je me dépêche d'attraper un plateau et me dirige vers la table que des clients ont quittée récemment dans l'espoir de me rattraper.

— Il va finir par me virer, dis-je à voix basse en chargeant le plateau.

Je ne travaille ici que depuis quatre jours, mais en m'embauchant, Del a affirmé qu'il ne me faudrait que quelques heures d'entraînement pour prendre le coup avec la machine qui trône à l'arrière du comptoir du petit restaurant. La première journée a été atroce, et je pense que Del est de mon avis.

— Mais non.

Sylvie allume la machine, et le bruit de la vapeur qui s'échappe du tuyau à mousse envahit le bistro.

— Il t'aime bien ! lance-t-elle avec une voix forte, en saisissant un mug, puis un plateau, une petite cuillère, une serviette et les copeaux de chocolat, tout en faisant tourner le pot de lait en métal sans aucune difficulté.

Je souris en regardant la table que j'essuie avant de reprendre le plateau et me retourner vers les cuisines. Bien que Del ne me connaisse que depuis une semaine, il prétend déjà qu'il n'y a pas une once de méchanceté en moi. Ma grand-mère dit exactement la même chose, mais elle ajoute que je ferais mieux de la cultiver parce que le monde et les gens qui l'habitent ne sont pas toujours gentils ou aimables.

Je vide le plateau et commence à remplir le lave-vaisselle.

— Ça va, Livy ?

Je me retourne vers Paul, le cuisinier à la voix bourrue.

— Super. Et toi ?

— Nickel.

Il continue de nettoyer les casseroles en sifflant.

Alors que je me mets à disposer les assiettes dans le lave-vaisselle, je me dis que tout irait bien si je n'étais pas obligée d'affronter cette foutue machine.

— Est-ce qu'il y a autre chose que tu voudrais que je fasse

avant de partir ? dis-je à Sylvie qui entre dans la cuisine en poussant les portes battantes.

J'envie sa façon d'accomplir toutes ces tâches aussi vite et aisément, que ce soit pour utiliser cette satanée machine ou empiler des tasses les unes sur les autres sans les regarder.

— Non.

Elle se retourne et essuie ses mains sur son tablier.

— Tu as fini. On se voit demain.

— Merci.

J'enlève mon tablier et le suspends à la patère.

— Salut, Paul.

— Passe une bonne soirée, Livy, lance-t-il en agitant une louche au-dessus de sa tête.

Après m'être frayé un chemin entre les tables du bistro, je pousse la porte et me retrouve dans la ruelle étroite, immédiatement bombardée par la pluie.

— Fantastique, me dis-je avec le sourire en me mettant à courir, la tête protégée par ma veste en jean.

Je saute entre les flaques, mes Converse qui n'aident en rien à garder mes pieds au sec font un bruit de succion à chacun de mes pas pressés vers l'arrêt de bus.

Je monte les marches qui mènent à notre maison, fais claquer la porte et m'y adosse pour reprendre mon souffle.

— Livy ?

La voix voilée de Nan illumine instantanément mon humeur mouillée.

— Livy, c'est toi ?

— Oui, c'est moi !

Je prends ma veste ruisselante au portemanteau et me débarrasse de mes Converse détrempées avant d'emprunter le long couloir qui mène à la cuisine. Je découvre Nan penchée au-dessus de la cuisinière, remuant une grande casserole de quelque chose... De la soupe, certainement.

— Te voilà !

Elle pose sa cuillère en bois et s'avance vers moi en chancelant. À quatre-vingt-un ans, elle est dans une forme remarquable et toujours aussi alerte.

— Tu es trempée !

— Ce n'est pas bien grave.

Je tente de la rassurer en m'ébouriffant les cheveux tandis qu'elle me dévisage de la tête aux pieds, s'arrêtant sur mon ventre plat dévoilé par mon T-shirt qui remonte.

— Tu as besoin de grossir.

Je lève les yeux au ciel, mais me prête au jeu.

— Je meurs de faim.

Le sourire qui embellit son visage ridé me fait sourire moi aussi, alors qu'elle me prend dans ses bras et me frotte le dos.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, Nan ?

Elle me relâche et désigne la table à manger.

— Assieds-toi.

J'obéis immédiatement et attrape la cuillère qu'elle a posée pour moi.

— Alors ?

Elle se retourne vers moi en fronçant les sourcils.

— Alors quoi ?

— Aujourd'hui. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien d'excitant. Quelques courses, et j'ai fait ton gâteau aux carottes préféré.

Elle montre du doigt l'autre plan de travail, où un gâteau repose sur une grille. Mais il ne s'agit pas d'un gâteau aux carottes.

— Tu m'as préparé un gâteau aux carottes ?

Je l'observe nous servir deux bols de soupe.

— Oui. Je viens de te le dire, Livy. Ton préféré.

— Mais mon gâteau préféré, c'est celui au citron, Nan. Tu le sais bien.

Elle n'a aucune hésitation tandis qu'elle fait le service, amenant deux bols et les posant sur la table.

— Oui, je sais. C'est pour ça que je t'ai fait un gâteau au citron.

Je jette un coup d'œil de l'autre côté de la cuisine à nouveau, juste pour m'assurer que je ne me trompe pas.

— Nan, ça ressemble à un gâteau renversé à l'ananas.

Elle s'assoit sur sa chaise et me regarde comme si c'était moi qui perdais la tête.

— Parce que c'est un gâteau renversé à l'ananas.

Elle plonge sa cuillère dans le bol et boit bruyamment la soupe à la coriandre avant de me tendre une tranche de pain frais.

— J'ai fait ton gâteau préféré.

Elle est désorientée, et moi aussi. Après cette conversation de quelques secondes, je n'ai aucune idée de quelle sorte de gâteau elle a cuisiné, et ça m'est égal. Je regarde ma chère grand-mère et l'observe tandis qu'elle mange. Elle semble aller bien et ne paraît pas confuse. Est-ce le début ? Je m'appuie contre le dossier de ma chaise.

— Nan, tu te sens bien ?

Je suis inquiète.

Elle se met à rire.

— Je me moque de toi, Livy !

— Nan !

Je bougonne, mais je suis immédiatement soulagée.

— Tu ne devrais pas faire ça.

— Je ne perds pas encore la boule, s'amuse-t-elle avant d'agiter sa cuillère en direction de mon bol. Mange ton dîner et raconte-moi ta journée.

Mes épaules tombent alors que je pousse un soupir en remuant ma soupe.

— Je ne m'en sors pas avec cette machine à café, ce qui pose un problème quand quatre-vingt-dix pour cent des clients commandent un café.

— Tu finiras par y arriver, dit-elle pleine d'assurance, comme si elle était experte de ce fichu appareil.

— J'en doute. Del ne me gardera pas simplement pour débarrasser les tables.

— Et à part cette machine à café, est-ce que ça te plaît ?

Je souris.

— Oui, vraiment.

— Bien. Tu ne peux pas t'occuper de moi éternellement. Une jeune créature comme toi devrait sortir s'amuser, et pas garder sa grand-mère.

Elle me regarde avec circonspection.

— Et de toute façon, je n'ai pas besoin qu'on me garde.